

Actualité &gt; France

## Les orphelins veulent sortir du silence

Une enquête de l'Unaf, publiée en exclusivité par «La Croix», montre que les orphelins souffrent du poids du silence et d'un manque de soutien après la perte d'un de leurs parents.



« À la maison, on n'en parlait pas, on faisait comme si ça n'existait pas. Il fallait passer à autre chose. » (AFP PHOTO FRANK PERRY)

Cette étude, qui sera présentée mardi 11 octobre à l'Assemblée nationale à l'occasion d'un colloque sur le sujet, vise à mobiliser les pouvoirs publics.

500 000 orphelins de moins de 21 ans vivent aujourd'hui en France. Témoignages.

« À la maison, on n'en parlait pas, on faisait comme si ça n'existait pas. Il fallait passer à autre chose. » À l'adolescence, Laura (1) a perdu sa mère, atteinte d'une grave maladie, quelques années après le suicide de son père. À 13 ans, la jeune fille voit ainsi son univers totalement bouleversé : orpheline, elle doit quitter Paris pour aller vivre chez une tante en province, qui décide « de faire table rase du passé », raconte-t-elle.

Alors que l'Union nationale des associations familiales (Unaf) et la Favac (la première fédération de conjoints survivants) dévoilent aujourd'hui dans *La Croix* les résultats d'une enquête sur les orphelins, cette Parisienne de 35 ans évoque la solitude et le silence autour de la perte. « Je n'avais pas le droit d'être triste ou de pleurer, il ne fallait pas "faire pitié", se souvient-elle. Mieux valait donc ne pas en parler. »

Pour des raisons différentes, Florence Valet (2) a elle aussi souffert de ce silence. Lorsqu'elle a 2 ans et que sa mère meurt d'un cancer du sein, personne ne lui dit ce qui vient de se passer. « Quand je la cherchais, on me disait : "Elle se repose." » Son père ne sait pas comment s'y prendre ; quant à ses grands-parents, terrassés par la mort de leur fille, ils s'effondrent dans la dépression. « Tout le monde était complètement démuni », explique-t-elle aujourd'hui.

### UN RAPPORT COMPLIQUÉ À LA PARENTALITÉ

Ce deuil manqué aura de fortes répercussions sur la manière dont les deux femmes vont se construire. Florence évoque « un grand manque, une souffrance », et le sentiment que « quelque chose n'est pas clos ». Laura, elle, confie avoir eu un rapport compliqué à la maternité. « À un moment, j'ai rejeté l'idée d'avoir des enfants. Voir ceux des autres entourés de l'amour et de la présence dont j'avais été privée, c'était trop dur, dit-elle. Et puis, devenir mère à mon tour m'apparaissait comme une forme de trahison vis-à-vis de ma propre mère, une manière de tourner la page. »

La jeune femme regrette de ne pas avoir bénéficié d'un suivi psychologique à l'adolescence, ce qui lui aurait permis de confier ses blessures. Un suivi que Florence recommande aussi pour le parent survivant. « La seule chose qu'on ait dite à mon père à propos de moi, c'est "ne vous inquiétez pas, elle va s'en remettre !" » Presque quarante ans plus tard, cette phrase terrible lui laisse encore un goût amer.

Emmanuel (1), lui, a eu l'impression « d'être posé là, en attendant de grandir », sans que personne fasse grand cas de lui. Sans famille après la mort de sa mère, victime d'une rupture d'anévrisme, l'adolescent alors âgé de 12 ans est pris en charge par l'aide sociale à l'enfance. À l'époque, il aurait aimé pouvoir compter sur des éducateurs formés à la singularité de sa situation. Au lieu de cela, à peine sorti de l'enfance, il est brutalement coupé de tous ses repères et placé en foyer au milieu de jeunes n'ayant pas du tout le même vécu. Non seulement son traumatisme est passé sous silence, mais il est confronté à la délinquance.

### SE BATTRE POUR TOUS LES ACTES DE LA VIE QUOTIDIENNE

« Je m'en suis sorti, mais un de mes frères a fait de la prison tandis qu'un autre a séjourné en hôpital psychiatrique », assure-t-il. Livré à lui-même, bringuébalé de famille d'accueil en famille d'accueil, Emmanuel « se blinde » et apprend à ne compter que sur lui-même.

À 18 ans, son bac en poche, il doit quitter l'aide sociale à l'enfance. On l'encourage à écouter ses études et à travailler rapidement « pour ne plus coûter d'argent au système, analyse-t-il. Personne ne m'a informé de mes droits, aux bourses notamment, et j'ai dû me battre pour poursuivre mes études. »

Aujourd'hui, titulaire d'un master en communication, il doit encore se battre pour tous les actes de la vie quotidienne : « Quand vous n'avez pas de parents, vous n'avez pas de garanties, vous ne pouvez pas vous loger par exemple. » Laura, elle, reconnaît qu'elle a eu la chance de bénéficier de la pension de réversion de ses parents, qui étaient fonctionnaires. « Sans ça, je ne sais pas comment j'aurais fait », relève la jeune Parisienne, qui depuis a suivi leur chemin et travaille dans le service public.

(1) Ce prénom a été modifié.

(2) Auteur de *Renaitre orphelin, Chronique sociale, 2010, 191 p., 15 €.*

MARINE LAMOUREUX

[La perte d'un parent a d'importantes répercussions sur les relations sentimentales](#)

[Magali Molinié : « Il faut reconnaître la singularité des orphelins »](#)

[Eva, derrière les apparences](#)

[«L'histoire est comme une sauterelle»](#)